

La «Messe en si»: un grand concert à l'abbatiale de Bellelay

Paul Flückiger

L'Ensemble vocal d'Erguël, devant une foule immense, a présenté la *Messe en si* de Jean-Sébastien Bach. Il y aurait plusieurs axes opportuns à suivre, tous positifs, pour faire un commentaire exhaustif de l'événement musical à Bellelay. Choisissons-en quelques-uns.

Les textes de la messe suivent un ordre immuable. La théologie en a fixé depuis toujours les séquences qui imposent ce cadre connu. Loin de se sentir brimés, les compositeurs, des centaines, ont été inspirés par la doctrine ainsi cloisonnée et leur propre mysticisme a déployé, a irrigué une invention musicale qui les a tous distingués, à un moment ou l'autre de leur vie, Jean-Sébastien plus que tout autre. Sa partition est une cathédrale.

Le très vivant chœur d'Erguël, dirigé par son chef Philippe Krüttli, l'orchestre Capriccio constitué de musiciens jeunes, sensibles, et disponibles sur demande, en province, dans de beaux accompagnements, (voilà au moins une utile conséquence de la «surproduction» des talents depuis quelques années ici et là dans le monde), sont tous inspirés pour traduire force et intelligence de ce monument musical.

Voix entraînées

Commentons de plus près. Instruments anciens: sonorité veloutée. Voix chorales entraînées, fussent-elles d'amateurs, convaincues. C'est un enjeu de base qui fait entendre au plus près ce qu'il faut ciseler en finesse ou ce qu'il faut proclamer avec énergie, deux heures durant. L'acoustique des lieux, délirante par ailleurs mais apaisée à sa juste mesure par quelques aménagements simples permet de comprendre l'élocution latine, dans le haut comme dans le bas, de sai-

sir le soyeux des cordes, le son tendre du traverso, l'attaque charnue des hautbois, le grognon basson, les entrées de la polyphonie, etc. Il manque le grand orgue... non encore en résidence. Voilà les conditions réunies du matériau voulu par Bach.

«Kyrie eleison». Les voix sont claires, sans pesanteur, elles vont vers la lente montée sonore de cette très longue séquence, relayées par les cordes, les bois sur fond de basse continue. Pourrait-on s'attendre à propos de celle-ci à une articulation qui suit elle aussi le sens du texte, donc plus vive? Duetto de «Christe eleison», symbole de la double nature du Christ, deuxième de la Trinité, entrée à la tierce... Miriam Aellig et Christine Amstutz y excellent.

«Gloria». Introduction instrumentale, légèrement incertaine. (Cela se produira trois fois, quelques secondes, en deux heures.) L'entrée chorale, elle, est parfaite, de même dans «et in terra pax», séquence amenée dans une émouvante transition par les voix féminines; ce texte, lui aussi, est exploré par les trompettes. Voici «Laudamus» par la soliste Christine Amstutz. Jeune de métier, elle procure bonheur, émotion de proférer si bien un grand texte. La merveilleuse arabe qui l'escorte est le fait de Dominik Kiefer, violon conducteur.

«Gratias agimus» évoque la pieuse récitation orchestrale et chorale.

Le verset «Domine Deus» permet d'apprécier les voix chaudes de Miriam Aellig et de Christian Favre. La ligne musicale définit la divinité. Les termes se lisent comme une carte d'identité. «Qui tollis peccata» est réservé au chœur pour sa merveilleuse polyphonie. On y parle de la moisson de nos péchés (chromatismes) rémissibles. Discrète résurgence du traverso. Tout est piano, mais plein. Une supplique peut-elle être autre? Voici la page si exigeante pour le cor, le fameux «Quoniam» où Lisandro Abadie est une basse idéale. D'un métier infallible, d'une présence chaleu-

reuse, sa voix traverse nos sens émerveillés. Les trompettes sont de la partie, dans l'élan général (cum Sancto Spiritu).

Intéressant est le choix d'une introduction douce; cela fait de ce texte comme un titre au fronton de l'abbatiale dont l'explication viendrait intra muros et in texto. Ravissante arrivée des violons. Bach alterne les intervenants dans ce long chapitre. Il contient tout le dogme, sa richesse musicale est immense. Tous les sentiments s'y côtoient. Une beauté inouïe le parcourt, une inventivité créative qui bouleverse... Un seul exemple: les saccades du «Crucifixus», chœur et violons qui sont comme les clous... De toute beauté est l'exécution des cadences sur «factus est», sur «sepultus est». C'est la douce tendresse autour du linceul. Suit l'exubérance de la vie revenue, les fortes affirmations soulignées encore une fois par Lisandro Abadie; il entraîne le chœur vers la longue polyphonie de «exspecto», vers les merveilleux chromatismes et

modulations de «mortuorum». Le génie de Bach est dans et sur ces mots!

«Sanctus». Une forme de force et de plénitude, mais qui a sonné comme fraîche et festive. «Osanna», repris après «Benedictus» ciselé par Raphael Favre, est la louange à la destinée sauvée. Ce texte que l'interprète a rendu avec talent s'entendait avec le plus élégant des accompagnements.

«Agnus Dei», par Fabian Schofrin, symbolise l'invitation au repas du renouveau physique et spirituel, au seuil duquel «Dona nobis pacem» dépose son ultime demande. Philippe Krüttli donne à cette séquence conclusive la noblesse d'une démarche pacifiée, observant la souveraine progression voulue par le compositeur dans cette polyphonie.

Un vœu, un seul qui soit permis: que les solistes se joignent à cette ultime séquence chorale.

Bellelay, ce dimanche, un grand lieu, une grande œuvre, une grande leçon!

Des perspectives sonores ressuscitées avec l'Ensemble de la Sestina

Dans la splendide abbaye de Bellelay, espace musical de grande valeur, les organisateurs de Cantate Bellelay ont invité l'Ensemble la Sestina, dirigé par Adriano Giardina. Les quatorze musiciens ont pour instrument leur seule voix. Celle-ci est travaillée spécialement pour la musique proposée, celle de la Renaissance. On dit souvent «musique ancienne»; ce n'est qu'une appellation par rapport aux XV^e et XVI^e siècles européens. La musique, elle, est d'une jeunesse, d'une force d'une inventivité étonnante. Elle est une source intarissable de recherche expressive des voix. Les musiciens de ce dimanche ont montré les remar-

quables qualités de leur compréhension de ce répertoire. La qualité de leur interprétation est très haute. Ils touchent le cœur, l'esprit de l'auditeur qui se rend compte combien ces musiques ressuscitées manquaient totalement au répertoire il y a seulement une génération. Josquin Desprez était au programme. Sa polyphonie, religieuse et profane est la même: un art complet de la recherche imagée, qui trouve son talent non seulement dans les lois musicales, mais aussi dans le texte littéraire pris comme sujet à traiter. De là découlent des perspectives sonores qui font de ces musiques un fascinant trésor. (pf)